

Claude, l'opéra de Thierry Escaïch et Robert Badinter sur Arte

Télé. Arte, dimanche 11 Mai, 00h15. Escaïch, Badinter: **Claude** (2013). Opéra de Lyon, avril 2013. Pour l'Opéra de Lyon, **Robert Badinter**, ancien garde des Sceaux et le compositeur **Thierry Escaïch** relisent *Claude Gueux* de Victor Hugo : il en découle un nouvel opéra sur l'univers concentrationnaire où les



personnages sont en quête d'humanité. Comme tous les ouvrages de Hugo, *Claude* offre un portrait mordant et sans illusion d'une société gangrénée par ses propres errements : un monde écarté de toute lumière, celle du pardon, de l'égalité des chances, du droit au dépassement de ses fautes antérieures. Ici les tenants de l'autorité et de l'ordre moral sont les pires bouchers tortionnaires, et les condamnés, les victimes d'un ordre arbitraire totalement injuste.

Olivier Py dessine un climat oppressant dévoilant en multiples scènes simultanées le destin maudit, oublié des prisonniers de longues peines. Au cœur de cette parodie satire de la société, la barbarie d'un monde sans culture et sans éducation qui se révèle évidemment plus ignoble et terrifiant que l'animal: l'homme est bien ce diable qui invente contre ses semblables, le pire des cauchemars collectifs (esclavage, torture... de ce point de vue rien n'est épargné aux spectateurs dans la première partie) : l'opéra prison, dans son écran gestapiste, est rempli de cette terreur inhumaine qu'incarne magnifiquement le chant rien que bestial et inhumain du directeur de la prison, **Jean-Philippe Lafont**. Face à lui, l'affamé, victime du monde industriel qui prend le travail aux honnêtes gens comme lui, le canut **Jean-Sébastien Bou** (ouvrier de la filière tissus), l'honnête homme, conduit malgré lui à

la duplicité... puis au crime par nécessité et sentiment d'injustice.

Claude, Albin: l'amour contre la prison

Humanité avilie, humiliée, soumise à l'autorité de gardiens exténués, la prison de Clairvaux (actuellement lieu d'un festival de musique chaque mois d'octobre) a des allures d'asile psychiatrique pour cafards sans



espérance. Ces hommes détruits symbolisent l'avenir de toute l'humanité. Alors quelle issue dans ce trou des condamnés d'où l'espoir hugolien aime faire jaillir une flamme de bonté ? L'élan irrésistible d'un désir de fusion et d'amour entre les deux hommes incarcérés : Claude et Albin (le haute contre **Rodrigo Ferreira**), codétenu de son mitard de Clairvaux. Comme dans un opéra classique, la passion submerge les cœurs jusqu'au delà du raisonnable et parce qu'il a séparé les amants apaisés, le directeur de la geôle est assassiné par Claude. Ce dernier est guillautiné.

arte

Efficace, suractive, la musique de Thierry Escaich (qui signe son premier opéra), paraît plus narrative et strictement illustrative que vraiment inspirée. Souvent bavarde à force d'effets académiques, sans suspensions, sans transe, sans fièvre comme l'aurait mérité le livret, lui très dense et cohérent, voire passionnant par les thèmes philosophiques qu'il soulève autour du salut des condamnés. « Justice injustice », tel était le thème retenu pour un cycle vaste et attendu par l'Opéra de Lyon. La réalisation visuelle et scénographie est à la hauteur de la portée du livret : **Jean-Sébastien Bou** s'y montre bouleversant entre félinité écœurée

et aspiration irrépressible à un monde meilleur : en lui souffle la flamme ardente des héros révolutionnaires, des visionnaires tragiques. Dommage que la musique soit aussi extérieure au sujet et finalement artificielle. Pourtant la dernière image convoquant au moment du supplice, une figure de danseuse exprime astucieusement l'idée de la justice qui doit faire son œuvre et dont on attend toujours dans bien des cas, l'activité libératrice...

Télé. Arte, dimanche 11 Mai, 00h15. Escaich, Badinter: Claude (2013).

Aida au Stade de France (2010)

Télé. France2. Aida de Verdi au Stade de France, jeudi 8 mai 2014, 00h30. Peplum aux armées de figurants sur des praticables immenses qui semblent flotter sur une mer colorée, tableaux collectifs méticuleusement agencés restituant la grandeur antique de l'Egypte du Nouvel Empire... voici Aida dans la démesure du Stade de France (octobre 2010), une scène qui a contrario des salles classiques frappe par sa colossale amplitude qu'il faut occuper et « meubler » (9000m²). Ici prime l'élégance et le raffinement des costumes et des effets de masse (un esthétisme finalement assez mesuré signé du metteur en scène habitué des Chorégies d'Orange, Charles Roubaud). Côté vocal, l'Aida d'Adina Aaron, beau timbre avant de passer les aigus fatigués et un vibrato



envahissant ; le Radamès de Dimitri Paksoglou reste honnête et parfois subtil (surprise de la production) ; l'Orchestre de Montpellier est un efficace tâcheron plus brutal que ciselé, sous la baguette parfois (trop rarement) inspirée d'Alexander Vakoulsky (nombreux décalages cependant, inévitables et une moyenne de décibels trop élevée elle aussi, immensité impressionnante du plateau oblige ?). Seule la beauté des tableaux collectifs frappe l'esprit. Du point de vue visuel, le spectacle est total. Au regard du nombre de spectateurs présents, l'opéra y gagne évidemment de nouveaux adeptes, et c'est tant mieux. L'esclave éthiopienne Aida est faite prisonnière à la Cour de Pharaon, intégrée de force dans la suite de la princesse égyptienne Amnérïs (somptueux emploi d'alto) : les deux femmes sont rivales, elles aiment le même homme, le général Radamès, bras armé de Pharaon... ici, l'amour est plus fort que tout et les deux amants que tout sépare et oppose, se retrouvent finalement pour l'éternité dans le tombeau où ils sont enterrés vivants en un épisode final spectaculaire (frappant a contrario du déploiement précédent par son chambrisme psychologique). Grandeur et irréductibilité de deux cœurs ardents embrasés par le pur amour. L'opéra de Verdi écrit pour l'inauguration de l'Opéra du Caire et le creusement du Canal de Suez a conservé sa violence expressive, entre tableaux collectifs et portraits individuels. Un sommet dans le catalogue de Giuseppe Verdi.

Télé. France2. Aida de Verdi au Stade de France, jeudi 8 mai 2014, 00h30

Une Saison à la Juilliard

School de New York

arte Arte. Docus. Une saison à la Juilliard School, les 27 avril, 4 mai 2014. Devenir interprète : cultiver son âme. Tel pourrait être l'enseignement fondamental de la Juilliard school. Y ont été reçus auparavant (7% des candidats à l'entrée sont finalement retenus): Yoyo Ma, Renée Fleming, Kevin Spacy, Jessica Chastaigne, Robin Williams, Pina Baush... Le Conservatoire New Yorkais est unique au monde par la diversité des disciplines qui y sont enseignées autour de ses trois départements (divisions) : art dramatique, musique (classique et jazz), danse... de l'une à l'autre, les élèves circulent, apprennent que l'art n'est pas qu'une question de technique mais surtout un parcours humain qui nourrit l'âme. Le cycle de courts docus (6 x 26 mn) suit sur une écriture classique, le parcours de quelques apprentis artistes : Raymond le danseur (21 ans) qui y termine pour cette rentrée sa formation de jeune danseur (3ème année); Mathis le français de 17 ans, futur stars du piano jazz qui y réalise sa première année..., Mariella, élève violoniste de l'immense Izaak Perlmann. La caméra va d'une classe à l'autre, insistant sur les mots des professeurs et le retour des élèves : l'exigence critique des uns, l'appétit, l'énergie, l'enthousiasme de leurs cadets. C'est plus une école de vie qu'une académie artistique. Le « serious fun », voilà la clé: plaisir et discipline, une combinaison gagnante pour toutes ces jeunes pousses qui bientôt quitteront le cocon de la Juilliard pour conquérir l'extérieur et le monde qui ne demande qu'à les applaudir. Série de 6 épisodes, très captivante.



Arte. Diffusion les 27 avril à 16h45 (épisodes 1,2,3), et 4

mai 2014 (4,5,6).

Récital de la pianiste Khatia Buniatishvili (Grieg)



Arte, dimanche 25 mai 2014, 18h30. Khatia Bunitaishvili et l'orchestre du Capitole de Toulouse (Tugan Sokhiev, direction). La pianiste géorgienne Khatia Buniatishvili se consacre en janvier 2014 à Grieg avec l'Orchestre National du Capitole de Toulouse sous la direction de Tugan Sokhiev. Au programme le Concerto pour piano en la mineur op.16 et la Suite n°1 de Peer Gynt.

Orchestre National du Capitole de Toulouse dirigé par Tugan Sokhiev

Khatia Buniatishvili, piano

Réalisé par Jean-Pierre Loislil (2014 – France- 43 minutes).

Coproduction : ARTE France, Les Films Jack Febus

Les Nuits d'été, L'Apprenti sorcier par Lionel Bringuier et Véronique Gens



Arte. Dimanche 11 mai 2014, 18h30. Dukas, Berlioz : L'Apprenti sorcier, Les nuits d'été... Une soirée où alternent magique et fantastique (avatars de l'apprenti sorcier dépassé par les pouvoirs et enchantements qu'il croyait maîtriser), pathétique et tendresse voire langueur amoureuse (nuits d'été de Berlioz, sommet de la mélodie romantique française d'après les poèmes de Théophile Gautier). Avec la soprano Véronique Gens accompagnée par l'Orchestre symphonique du Hessischer Rundfunk (direction : Lionel Bringuier).

Réalisé par Regina Busch (Allemagne, 2013, 43mn). Lionel Bringuier, direction

Orchestre: l'Orchestre symphonique du Hessischer Rundfunk

François-Xavier Roth joue Gounod, Massenet



Arte. Maestro. Dimanche 4 mai, 18h30. Puccini, Gershwin et Massenet à Baden-Baden. La soprano russe **Olga Peretyatko** interprète des arias de Gounod et Massenet, la pianiste vénézuélienne donne sa version très enlevée de la Rhapsody in Blue de Gershwin. Elles se retrouvent enfin pour nous offrir la « Canzone di Doretta » tirée de l'opéra de Puccini La Rondine.

Avec le SWR Orchester Baden-Baden und Freiburg sous la direction de François-Xavier Roth (Allemagne, 2013, 43mn)

Journée Vivica Genaux, mezzo-soprano



Radio. France Musique. Le 11 avril 2014. Journée Vivica Genaux, mezzo. En tournée dans le monde entier (Ferrare, Prague, Madrid, San Francisco...), la sublime mezzo-soprano américaine Vivica Genaux (né à Fairbanks, Alaska) fait une halte à Radio France toute la journée du 11 avril 2014, avant d'entamer une résidence à l'Opéra de Rouen pour sa prise de rôle dans Didon et Enée sous la direction de Vincent Dumestre (14 avril / 13 mai 2014),

production reprise ensuite à l'Opéra royal de Versailles en juin.

Diva Vivica

Au micro de France Musique, la diva Vivica se raconte tout au long de cette journée, nous faisant partager ses passions et dévoilant quelques jardins secrets : l'Alaska dont elle est originaire et sa deuxième patrie, l'Italie grâce à laquelle « elle a découvert la féminité », la comédie musicale My Fair Lady qui l'a révélée à 13 ans, sa rencontre décisive avec le chef René Jacobs, son appréhension des rôles de mezzo qu'elle préfère à ceux des « sopranos femmes éplorées »... Timbre velouté, agilité exceptionnelle, Vivica Genaux incarne un

modèle d'élégance vocale, d'expressivité taillée pour les rôles travestis chez Haendel en particulier ; douée d'un tempérament dramatique fabuleux, l'interprète sait chanter et surtout jouer. Elle fut la première à dédier un enregistrement légendaire consacré au répertoire du castrat Farinelli (Arias for Farinelli, 2002 sous la direction de René Jacobs). Vivica Genaux a surtout enregistré avec Fabio Biondi (Ercole sul Termondonte, Antiope ; Bajazet, Irene...).

Pour clore en beauté la journée, Vivica Genaux offre aux auditeurs de France Musique sa voix vibrante et chaleureuse lors d'une émission publique (enregistrée le 5 mars dernier) autour de deux thèmes qui lui sont chers : Pauline Viardot et Venise, sa terre d'accueil.

Programme de la journée Vivica Genaux sur France Musique

8h / 9h LA MATINALE par Jean-Michel Dhuez

Autour de son actualité : Didon et Enée à Rouen avec Le Poème Harmonique dirigé par Vincent Dumestre et la parution de Rivalries (Faustina Bordoni / Francesca Cuzzoni) avec Simone Kermes (Sony)

9h / 11h VENEZ QUAND VOUS VOULEZ par Denisa Kerschova

La Discothèque idéale de Vivica Genaux

11h / 12h LE MATIN DES MUSICIENS par Jean-Pierre Derrien – en direct

Autour de la voix de mezzo (colorature)

13h40 / 14h LES JOUEURS DE QUARTES par François-Xavier Szymczak 14h / 16h LE CONCERT DE L'APRES-MIDI par Anne-Charlotte Rémond 16h / 17h HORIZONS CHIMERIQUES par Marc Dumont 17h / 18h30 CHANGEZ DE DISQUE par Emilie Munera

Vivica Genaux commente sa discographie

18h30 / 20h UNE SOIREE AVEC VIVICA GENAUX par Arièle Butaux.

Une programmation musicale autour de Pauline Viardot et de quelques airs de Hasse

Avec les interventions de Dominique Meyer, Jean-Yves Patte, Thierry Hilleriteau du Figaro, Agathe de Courcy (ancienne élève de Vivica Genaux)

Et les musiciens: Vivica Genaux, Carlos de Aragon, pianiste, Jérôme Correas et son ensemble baroque Les Paladins.



Journée Vivica genaux, mezzo soprano. A la rencontre et portrait de la diva américaine. France Musique, le 11 avril 2014. Toute la journée.

Debussy : Pelléas et Mélisande. Armando Noguera, Stéphanie d'Oustrac

Radio. Debussy : Pelléas et Mélisande. Stéphanie d'Oustrac. France Musique, le 5 avril 2014. 19h. La nouvelle production de Pelléas et Mélisande de Debussy présentée par Angers Nantes Opéra se distingue par son fini visuel et théâtral. A défaut de voir la production, les auditeurs de France Musique pourront se délecter de la direction précise et détaillée du chef Daniel Kawka et de l'excellente distribution vocale dans les rôles principaux : Pelléas (Armando Noguera), Stéphanie d'Oustrac (Mélisande), Jean-François Lapointe (Golaud), sans omettre Chloé Briot (Yniold) ...



Extrait du compte rendu critique de notre rédacteur Alexandre Pham à propos de la production de Pelléas et Mélisande de Debussy à Angers et à Nantes : » ... Le scintillement perpétuel accordé au format des voix, le balancement permanent de cette houle instrumentale... ensorcellent et hypnotisent l'auditeur; l'orchestre telle une

puissante machine océane semble inéluctablement aspirer les personnages vers le fond... le nocturne angoissant et asphyxiant où Golaud et Pelléas s'enfoncent sous la scène par une trappe dévoilée est en cela emblématique... Tout au long des cinq actes, se sont 1001 nuances d'un miroitement éclatant dont le principe exprime l'ambiguïté des personnages, leur mystère impénétrable à commencer par la Mélisande fauve et féline, voluptueuse et innocente de **Stéphanie d'Oustrac** : véritable sirène fantasmatique, la mezzo réussit sa prise de rôle. Déesse innocente et force érotique, elle est ce mystère permanent qui détermine chaque homme croisant son chemin.

A commencer par le Golaud tour à tour amoureux, protecteur puis dévasté et violent (scène terrifiante d'Absalon) de **Jean François Lapointe**; hier Pelléas, le baryton québécois habite un prince dépossédé de toute maîtrise, jaloux, hanté jusqu'à la fin par le doute destructeur. La mise en scène souligne l'humanité saisissante du personnage, son embrasement permanent, sa lente course à l'abîme. Sa folie conduit les deux derniers actes : superbe prise de rôle là aussi. » [En lire +](#)

Radio. Debussy : Pelléas et Mélisande. Stéphanie d'Oustrac. France Musique, le 5 avril 2014. 19h.

[VOIR le clip vidéo de Pelléas et Mélisande de Debussy nouvelle création d'Angers Nantes Opéra.](#)

Sondheim : Sunday in the park

with George



Télé, France 2. Jeudi 10 avril 2014, 00h10. **Sondheim : Sunday in the park with George.** Le Châtelet à Paris poursuivait en avril 2013 son cycle événement dédié aux opéras de l'américain Stephen Sondheim. Inspiré du tableau de Georges Seurat « Un dimanche après midi à l'île de la Grande Jatte », qui revisite et les classiques académiques et prolonge l'expérience chromatique des fauves et des pointillistes, l'ouvrage est une comédie musicale en trois actes qui dévoile les tourments et les doutes de son créateur.



Voici le commentaire critique de notre rédacteur **Nicolas Grienenberger**, témoin des représentations au Châtelet en avril 2013 :

*» Une œuvre musicale qui apporte une réflexion sur l'art pictural, voilà qui est peu courant, si on met de côté Mathis der Maler de Hindemith. Stephen Sondheim, heureusement fêté depuis quelques années à Paris, grâce au Châtelet et à son directeur Jean-Luc Choplin, a pris comme source d'inspiration le tableau de Georges Seurat « Un dimanche après-midi à l'île de la Grande Jatte » pour créer en 1984 **Sunday in the Park with George**. Une pièce moins spectaculaire que son précédent opus, le sanglant Sweeney Todd, mais d'un grand raffinement, faisant irrésistiblement penser à Britten et Ravel pour la recherche sur les timbres et l'esprit chambriste, sinon pointilliste, centré sur des formules de quelques notes, qui convient parfaitement à son sujet. Regrettons alors que la nouvelle orchestration commandée à Michael Starobin pour l'occasion fasse gagner en luxuriance – notamment le final du premier acte, grandiose – ce qu'on perd inévitablement en subtilité musicale.*

Quand la musique donne à réfléchir sur la peinture...

Et la sonorisation, trop peu spatialisée, n'arrange rien, perdant le spectateur durant les grandes scènes de groupe, les paroles se révélant alors bien difficiles à attribuer à leurs propriétaires.

Néanmoins, on reste admiratif devant **la mise en scène époustouflante imaginée par Lee Blakeley**, dans un esprit si différent de *Sweeney Todd*. Cette scène tournante aux décors mouvants, ce travail sur la vidéo, tout concourt à représenter sous nos yeux une réalisation grandeur nature du tableau de Seurat.

Avouons un coup de cœur pour l'intermède qui sépare les deux actes, où, comprimés dans leur cadre, les personnages de la toile se plaignent entre eux de leur condition éternellement figée.

Les deux parties du spectacle abordent deux facettes de la peinture : la première se concentre sur la figure du peintre et met à nu ses doutes, ses angoisses, jusqu'à son éloignement du reste du monde pour achever son œuvre, dans une atmosphère automnale et mélancolique. La seconde, en totale rupture, critique avec une ironie grinçante, la creuse vanité dont peut se servir l'art contemporain, en utilisant un arrière petit-fils imaginaire de Seurat ; ou comment représenter tout haut ce qui se murmure souvent tout bas.

Une fois encore, la distribution réunie sur le plateau se révèle de haute volée.

Tous les rôles sont admirablement distribués et caractérisés, chaque personnage – et donc figure du tableau – ayant sa personnalité propre et son caractère.

Mention spéciale aux deux Celeste, notamment la toujours piquante **Rebecca Bottone**, et au couple allemand formé par **Damian Thantrey** et **Christine Buffle**, par ailleurs impayable en impitoyable critique dans la seconde partie.



En vieille femme, mère de Georges, **Rebecca de Pont Davies** marque une nouvelle fois les esprits par son beau timbre charnu et sa grande présence scénique.

Dot délicieusement écervelée, **Sophie-Louise Dann** emporte l'adhésion dès son premier air, avec sa diction parfaite et sa couleur vocale si particulière. Et elle surprend d'autant plus en incarnant ensuite la vieille Marie plongée dans ses souvenirs, très émouvante.

Dans le double rôle de Georges et George, **Julian Ovenden** réussit une admirable performance, tant scénique que vocale, aussi crédible dans la solitude névrotique de Seurat que dans le clinquant forcené du jeune George.

Excellente prestation également que celle du **Chœur du Châtelet**, qui confirme son niveau d'excellence. Et l'Orchestre Philharmonique de Radio-France déploie de superbes couleurs sous la baguette de **David Charles Abell** – mais cet ouvrage délicat avait-il besoin d'un tel symphonisme ? Là demeure la question –. Une belle soirée, qui invite à réfléchir, où on rit néanmoins souvent franchement, et c'est conquis qu'on sort de la salle, avec l'envie de se replonger dans les toiles de Seurat.



Paris. Théâtre du Châtelet, 15 avril 2013. Stephen Sondheim : Sunday in the Park with George. Livret de James Lapine. Avec Georges / George : Julian Ovenden ; Dot / Marie : Sophie-Louise Dann ; Jules / Bob Greenberg : Nickolas Grace ; An Old Lady / Elaine : Rebecca de Pont Davies ; Her Nurse / Harriet Pawling : Jessica Walker ; A Soldier / Charles Redmond : David Curry ; Celeste 1 / Betty : Rebecca Bottone ; Celeste 2 / Billy Webster : Francesca Jackson ; Yvonne / Blair Daniels : Beverly Klein ; A Boatman / Dennis : Nicholas Garrett ; Franz / Lee Randolph : Damian Thantrey ; Frieda / Naomi Eisen : Christine Buffle ; Louis / Man / Alex : Jonathan Gunthorpe ; Louise : Laura Gravier-

Britten ; Mr : Scott Emerson ; Mrs : Elisa Doughty. Chœur du Châtelet. Orchestre Philharmonique de Radio-France. Direction musicale : David Charles Abell. Mise en scène : Lee Blakeley ; Décors et vidéos : William Dudley ; Costumes : Adrian Linford ; Lumières : Olivier Fenwick ; Animation des images : Matthew O'Neill ; Chorégraphie : Lorena Randi ; Orchestration : Michael Starobin ; Chef de chœur et assistant du chef d'orchestre : Stephen Betteridge ; Chef de chant : Stephen Higgins.

France 2, Jeudi 10 avril 2014, 00h10. 2h22mn, Réalisation : Denis Caïozzi.

Illustrations : Stephen Sondheim DR

Le Messie de Haendel



Télé. France 2. Haendel : Le Messie. Jeudi 17 avril 2014, 00h30. Oratorio atypique. Le

Messie est un collage de textes bibliques évoquant la figure du Christ, de sa naissance à sa résurrection. L'ouvrage de Haendel se prête aux visions scéniques les plus démesurées; celle d'Oleg Kulik, l'artiste russe qui a conçu une spacialisation saisissante des Vêpres de la Vierge de Monteverdi est à riche en références, suggestive et très rythmée. Un support idéal pour l'élévation spirituelle de la musique ? A chacun de



juger. **L'oratorio miraculeux.** La partition au titre salvateur est l'un des chefs d'oeuvre de la musique sacrée baroque et aussi dans la vie de Haendel, la source d'un renouvellement puissant, l'étape qui scelle après un cycle d'échecs dans le genre de l'opéra seria (dont le dernier Deidamia montre combien le théâtre italien ne plaît plus au public londonien), un nouvel essor musical. Il s'est tourné vers l'oratorio en langue anglaise: l'avenir est là. Son librettiste habituel, l'aristocrate anglican assez conservateur, Charls Jennens, sélectionne une série d'épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament afin de concevoir une trame autour du Messie. Haendel pourtant affecté par ses revers cuisants sur la scène lyrique, mais toujours en quête d'un jaillissement nouveau de l'inspiration pour conquérir une nouvelle audience, compose la partition du Messie du 22 août au 14 septembre 1741.

Gloire dublinoise

C'est pourtant en Irlande que le musicien baroque redore son blason et retrouve une gloire jusque là émoussée. A Dublin, le compositeur trouve un accueil plus chaleureux qu'à Londres; il y organise aussitôt une série de répétitions. Le Messie est créé dans la cité dublinoise le 13 avril 1742. Dès la première très applaudie, les auditeurs admiratifs (700 billets vendus immédiatement) louent le "sublime, la grandeur, la tendresse" d'une partition parmi les meilleures du compositeur. Au regard de ce premier triomphe, Haendel organise à Dublin également, une seconde représentation le 3 juin.

Malédiction londonienne



Très engagé pour reprendre son poste de premier compositeur dans la capitale anglaise, Haendel entend reconquérir le public britannique, en particulier ces bourgeois bigots plus curieux de drames sacrés que les aristocrates qui avaient au début soutenu ses opéras seria. Le concert du 23 mars 1743 à Covent Garden est demi succès: Haendel est ébranlé, d'autant que Charles Jennens, son librettiste semble s'étonner de la musique qu'il ne trouve pas à son goût. L'affaire devient une catastrophe

personnelle, et Haendel qui souhaitait redorer sa gloire, est traîné plus bas que dans ses pires cauchemars: il fait une attaque cérébrale. Incroyable ténacité du génie: deux années plus tard, Haendel fait programmer son oeuvre en 1745, avec d'ultimes aménagements... réglés par Jennens. A force d'opiniâtreté, le compositeur impose ses oratorios en langue anglaise, suffisamment pour s'offrir un Rembrandt en 1750 et payer l'orgue de la chapelle du Foundling Hospital (destiné à l'éducation des jeunes orphelins). D'ailleurs, jusqu'à sa mort, le compositeur fera donner chaque année au Foundling Hospital, une représentation de son Messie, dont les bénéfices renflouent les caisses de la noble et charitable institution londonienne. Vertueux Haendel qui en recevant, sait aussi redonner...

France 2, « Au clair de la lune »: Le Messie, oratorio en 3 parties de Georg Friedrich Haendel (orchestration de Mozart). Le Jeudi 17 avril à 00h30. Durée : 2h13mn. Réalisé par : Denis Caïozzi. Enregistré au Théâtre du Châtelet en

2011. Orchestre philharmonique de Radio France Chœur du Châtelet. Direction musicale : Hartmut Haenchen. *Mise en scène, conception visuelle et costumes : Oleg Kulik*



Soprano : **Christina Landshamer**

Mezzo-soprano : **Anna Stéphany**

Ténor : Tilman Lichdi

Basse : Darren Jeffery

Danseur soliste du ballet de Mariinski : **Andrei Ivanov**

Récitant : **Michel Serres**